

En tout le trop est un défaut

CHAPITRE I

L'aventure que je vais vous raconter, aimable Lectrice et cher Lecteur, n'est pas une page de ma vie, mais elle est arrivée à un bon garçon que j'ai fort bien connu. Il était de chez nous, comme dit un de mes amis lorsqu'il parle d'un individu venu au monde après l'invention de la cire à cacheter et de la poudre à canon.

Son petit nom était Procule. Quand à son nom de famille, plusieurs de ses parents occupant de très-hautes positions — l'un d'eux est gardien d'un phare — j'aime autant ne pas le citer.

Or, il arriva qu'un beau jour Procule, s'étant rendu à la ville voisine pour se payer une paire de bottes nouvelles, profita de son voyage pour aller consulter le vieux médecin de sa famille.

Vous n'avez pas la mine d'un malade, lui dit le disciple d'Esculape.

— J'ai de la santé à revendre, docteur.

De quoi vous plaignez-vous alors ?

— Je ne dors pas...

— Le trac des affaires ?

— Oh ! non. Ma petite terre me fournit largement de quoi vivre.

— Pas d'accord avec votre femme ou votre belle-mère ?

— Je suis garçon.

— Des chagrins d'amour ?

— Je n'aime que mes chevaux, mes vaches et mes cochons, et ils me le rendent bien.

— Auriez-vous par hasard commis quelque faute grave ?

— Ma conscience ne me reproche rien.

— Diantre ! Vous digérez peut-être mal ?

— Je ne fais que trois repas par jour et j'en supporterais facilement six.

— La politique alors ?... Les journaux ?

— Je ne sais ni lire ni écrire.

— Vous m'étonnez ! Enfin, il faut bien qu'on essaie de vous faire dormir...

Le médecin se place devant son pupitre griffonne quelques lignes et remet à son singulier client la prescription suivante :

R

Tinct. opii, gtt. XX

Syrupi simpl. gtt. XXX

Sing. A prendre au coucher en deux fois.

O. T. Lapurge, M. D.

— Vous irez chercher ce remède à la pharmacie du coin.

— Combien vous dois-je, monsieur le Docteur ?

— Cinquante cents.

Procule pâle et s'en va en gromelant :

— Cinquante cents !... Si j'avais su, je me serais fait médecin ! Cinquante cents pour un petit bout de papier ! Et, qui sait ce que le pharmacien va me demander ! On dit que ces gens-là sont "cherrant" en diable ! Mais,

enfin, c'est la première fois que j'ai besoin d'eux ; il ne me mangeront toujours pas.

Tout en monologuant, il cherche à s'oreinter. Il a la bonne chance de rencontrer un de ses amis d'enfance, l'avocat Lachicane, que le conduit jusqu'à la porte du pharmacien.

La maison est bien achalandée. Procule est forcé d'attendre. Pour passer le temps, il regarde les annonces illustrées. Une jeune dame vient acheter des parfums, des articles de toilette, des boîtes de bonbons.

— Cette particulière ne se plairait pas chez nous, se dit Procule et elle ne sera jamais "fillo engagère" dans une ferme. Ma vieille Fébronie en mangerait quatre comme elle !... En voici une autre. Elle se plaint d'avoir des vapeurs... Si cela continue, je ne m'en irai pas avant huit heures du soir... Bon ! une petite fille maintenant. Elle a un billet comme le mien. Cela ne peut cependant pas être pour des insomnies ; à son âge on dort à poings fermés, quand même le tonnerre ébranlerait la maison. Après tout, cela ne me regarde pas. Mais, comme ces pharmaciens mettent du temps à préparer leurs drogues ! On dirait qu'ils manipulent de l'or, des diamants et des perles. Une goutte à la fois et des poudres pesées dans des plateaux plus petits que des verres de montres. Je fais moins de cérémonies pour débiter dix gallons de lait et cinq minots de patates !... Il "charge" cinquante cents, lui aussi. Encore un métier qui vaut mieux que le mien. On dirait que tous ces beaux messieurs s'entendent pour nous manger tout crus.

Enfin le tour du malade bien portant est arrivé. Il remet sa prescription qu'il a usée aux trois-quarts en la roulant et la déroulant. Le pesage et le mesurage recommencent. On lui donne ce qu'il faut, pas un dixième de goutte de plus.

— Est-il possible, murmure Procule, d'être "peigne" à ce point !

Le mélange est prêt et le pharmacien, l'ayant versé dans une bouteille, s'éloigne de quelques pas pour aller écrire l'étiquette. Procule profite de l'occasion pour retirer le bouchon et ajouter un bon coup de la grosse bouteille que, dans un moment d'oubli, le savant mais trop distrait chimiste a laissée sur le comptoir. Ni vu, ni connu !

Procule sent pale comme un bon, et s'en va tout joyeux.

— Cette fois-ci dit-il, j'en ai pour mon argent. Si je ne dors pas comme un loir, ce ne sera pas de ma faute. Ce jeune homme avait l'air de compter les gouttes, sans doute pour me faire accroire que ses drogues lui coûtent les yeux de la tête. J'aurais dû en prendre un peu plus, pendant que j'y étais."

CHAP. II — LE MORT.

Tout le village est en déroute... Procule, le bon Procule est mort ! A son retour de la ville, après avoir fait sa tournée d'inspection en fermier soigneux, il a fumé une bonne pipe, causé fraternellement avec la vieille Fébronie et son homme engagé, pré-

paré la besogne pour le lendemain. Il était gai comme un pinson et paraissait avoir des droits authentiques au titre de candidat centenaire. Au moment de monter à sa chambre à coucher, il a annoncé qu'il se leverait de bonne heure pour aller voir ses soins.

Mais à sept heures du matin, il n'était pas encore debout.

— Le maître s'est trop fatigué, hier, dit la bonne servante ; il a beaucoup d'amis en ville et il veut les voir tous à chaque voyage.

Huit heures et toujours pas de Procule !

Le déjeuner est gâté, Fébronie ne cache plus sa mauvaise humeur. Poppé, le chien de garde, le compagnon fidèle du maître dans ses longues promenades matinales, jappe d'une façon lamentable. On dirait qu'il flairé un malheur.

La fidèle servante n'y tient plus.

Elle appelle Dominique, l'homme engagé.

Celui-ci accourt.

— Va, dit-elle, frappe à sa porte et dis-lui de regarder à sa montre le vilain paresseux !

— Et s'il ne répond pas ?

— Enfonce la porte ! Il y a toujours un bout... te ! Il faut être paresseux sans "imiter" pour dormir en plein jour.

Fébronie a le droit de parler ainsi ; voilà plus de trente ans qu'elle est à la ferme ; c'est elle qui a élevé son maître, elle a pour ainsi dire remplacé son père et sa mère.

Dominique revient au bout de cinq minutes ; il est pâle, l'émotion le fait balbutier.

— Pauvre maître... Pau... Pau...

— Mais parle donc, imbécile ! Dis-moi ce qui t'a mis en cet état !

— Mort !... Mort !... Mort !... hurle le pauvre diable qui semble avoir perdu complètement la raison.

Mort !

Fébronie monte à son tour, suivie par Dominique dont le cœur bat à rompre sa poitrine.

Le maître est là, pâle, les yeux grands ouverts. La bonne vieille lui prend la main, le pouls ne bat plus, le bras retombe inerte.

Et pas de médecin au village ! Un voisin complaisant va prévenir le maréchal-ferrant qui est un peu sorcier, un peu reboutoux et qui se vante d'avoir tué plus de mortels qu'aucun docteur au monde.

Le guérisseur arrive, regarde le fémur lui met la met la main sur le front et sur la poitrine...

— Vous pouvez commander le cercueil, dit-il... Apoplexie foudroyante ! Cet homme mangeait trop et ne travaillait pas assez.

— Ne dites pas de mal de mon maître, s'écrie Fébronie. C'était le meilleur homme du monde.

Le maréchal sourit d'un air entendu.

— Vous pouvez bien le flatter, reprend-il, car vous serez son unique héritière.

Pour le coup, la brave vieille se fâche.

— Je n'ai jamais pensé à tout cela, s'écrie-t-elle. Procule était le fils de mes bons maîtres, je l'ai vu naître, je

l'ai soigné comme s'il eut été mon propre enfant. Malgré votre affirmation, je ne crois pas encore à sa mort ; on revient d'une attaque, surtout quand on est solide comme lui et qu'on n'a jamais fait d'excès. Le médecin de la ville, que je vais prévenir, le sauvera peut-être... Vous riez ! Il y a des maîtres au-dessus des maîtres et toute la science du monde n'est pas logée dans votre pauvre caboche. En tout cas, si le cher enfant est mort, que le bon Dieu ait son âme ! Je prierai pour lui jusqu'à ma dernière heure. Quand à sa petite fortune, elle revient à son neveu, qu'il attendait justement aujourd'hui. Une lettre de New York nous apprend que le cher enfant...

— Le cher enfant ! Un coureur de grands chemins.

Fébronie, le bonnet de travers, les deux poings sur les hanches, déclare formellement qu'elle ne veut plus rien entendre. Sans être savante, elle connaît d'instinct ce beau précepte : "Des morts et des absents, on ne doit dire que du bien."

— Si vous n'avez à débiter que des sottises, allez vous-en, et plus vite que ça !

Dominique vient d'atteler. Il doit partir pour la ville au grand galop et ramener le docteur Lapurge. Juste au moment où Fébronie vient de lui lancer, du seuil de la maison, ses dernières recommandations, elle voit arriver un grand garçon en costume de voyage.

C'est Gaspard, le neveu de Procule.

CHAP. III — IL SE SOUVIENDRA !

— Ma bonne tante !

— Mon petit Gaspard, comme tu es grandi !

— Tu as l'air bien triste ma tante Fébronie !

— C'est vrai, tu ne sais pas la terrible nouvelle... Ton oncle est mort !

Gaspard ne peut cacher un mouvement de joie. Si son oncle est mort, il hérite, lui, et cela vient bien à point, car il est dans la dèche jusque par dessus la tête. Cependant il s'efforce de paraître triste et demande d'une voix qu'il cherche à rendre lugubre :

— Depuis quand ?

— Je viens de l'apprendre.

— Il n'est donc pas enterré ?

— Tu me trouveras peut-être folle, mais j'espère qu'on ne l'entertera pas.

En effet, la douleur doit avoir ôté la raison à cette créature dévouée. C'est du moins ce que pense Gaspard. Il demande à voir le... regretté défunt.

Des voisins arrivent. Il y a des curieux dans toutes les places de la maison. A tout hasard, Fébronie pose sur une table, à côté du lit de son maître, un crucifix entre deux bougies allumées. Dans un grand verre, de l'eau bénite avec une branche de buis précieusement conservée depuis le dimanche des Rameaux.

Dehors, les passants s'arrêtent pour se faire raconter la triste nouvelle. Dans la chambre mortuaire, les uns font une courte prière, les au-